

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

BUREAU  
du  
JOURNAL.  
Rue de las Cámaras n. 34.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

L'ABONNEMENT  
3 palacos par mois

ALMANACH FRANÇAIS.

Vendredi 1.er—Bataille de (Campo Formo) par le général Dessaix (1798).

MONTEVIDEO.

novembre 30 1843.

A la force morale qu'il doit à son origine, et qu'il lui est facile de conserver, le gouvernement de la République Orientale a su ajouter la force matérielle et imposante qui défend aujourd'hui Montevideo et sauvera le pays de l'invasion des barbares.

La confiance du peuple armé, et de ses généreux auxiliaires est le fondement le plus sûr de sa stabilité et de son influence, car aux peuples seuls appartient le droit de dire véritablement: "ceux qui s'appuient sur nous ne tombent pas."

Chacun sait le sort qui attend tous ces braves étrangers qui ont pris l'initiative de la résistance, si jamais la trahison ou la lâcheté livrait la République à ses cruels ennemis, et chacun sait aussi que de notre union et de notre courage dépend le succès de cette lutte dont l'issue ne saurait être éloignée.

En dépit des privations et des embarras qui nous sont momentanément imposés nous resterons unis et nous ferons notre devoir comme doivent le faire des citoyens qui le comprennent; nous ferons notre devoir parce que nous avons confiance dans le gouvernement comme il l'a en nous, parce que nous

voyons ce gouvernement concentrer sous sa main tous les éléments de succès et prendre des mesures pour parer à des dangers à des périls que nous croyons illusoire tant ils sont exagérés par nos ennemis.

C'est ainsi que nous avons vu avec le plus grand plaisir S. E. le Ministre de la Guerre provoquer une souscription en argenterie, et que nous enregistrons chaque jour de nouveaux dons offerts par le patriotisme à la liberté. En effet n'est il pas juste que chacun contribue selon sa position et ses moyens à sauver l'indépendance du pays; aux hommes forts mais pauvres, les armes et les dangers! aux riches les légers sacrifices du luxe! on monte tout aussi bien à cheval avec des éperons d'acier qu'avec des éperons en argent; nos fusils tuent tout aussi bien avec leurs garnitures en fer que s'ils étaient damassés d'or ou de vermeil.

Puisque nous donnons notre existence au salut de la patrie, vous hommes opulents qui possédez toutes les jouissances de la vie vous pouvez bien lui sacrifier quelques unes de ces superfluités qui transformées en monnaie reviendront encore s'engloutir dans vos caisses comme les fleuves vont à la mer. Parmi vous beaucoup sont très pauvres et doivent à leur travail et à leur intelligence l'opulence dont ils jouissent, ceux là sortis du peuple connaissent ses besoins et ses privations, et peu se dispenseront de le secourir quelles que soient leurs convictions politiques.

Mais il en est d'autres qui sont riches par ce que leurs pères l'étaient et qui selon la juste et spirituelle expression de Figaro n'ont rien fait pour cela que: "se donner la peine de naître." A ceux-ci nous rappellerons les belles paroles attribuées à Saint Ambroise, "O riches, habitez-vous seuls sur la terre? Pourquoi rejetez-vous vos égaux en nature et usurpez-vous la possession de la terre faite pour tous? La nature ne connaît pas les riches, puisqu'elle n'a créé que des pauvres."

Pourquoi alors, et comment pourriez-vous vous dispenser de venir au secours de ceux qui prodiguent leur vie chaque jour pour sauver la Patrie de l'oppression d'Oribe, et pour vous conserver la paisible jouissance de ces mêmes richesses dont une faible parcelle tombée de votre main peut satisfaire les besoins de plusieurs familles.

Répondez au noble appel de S. E. le Ministre de la Guerre, secondez ses généreuses intentions et vous aussi vous serez bien mérité de la patrie.

Vous avez épousé la fortune, servez vous de ses faveurs pour aider vos frères! Imités cette femme admirée des anciens, qui forcée par un tyran d'opter entre la mort de son frère et celle de son époux, abandonna celui-ci en disant on peut retrouver un époux mais on ne remplace pas un frère. Vous pouvez remplacer vos bijoux, mais vous ne retrouverez plus la liberté si vous la laissez perdre.

FRUILLÉTON.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE DU CAPITAINE DEMONT D'URVILLE PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838, 1839 et 1840.

( Suite et fin. )

IV.

Cependant le navire laissa tomber l'ancre. On appelle le roi, on le fait venir sur le gaillard d'arrière, on l'interroge, et l'on veut savoir si l'on sera bien accueilli parmi les siens; il répond qu'on ne trouvera que des amis à terre, qu'il est heureux de pouvoir témoigner sa reconnaissance pour les attentions dont il a été l'objet, et il demande à descendre lui-même dans le premier canot qui débordera.

Le capitaine le remercie, lui serre la main et lui fait servir un verre de rhum. Le monarque s'incline, accepte et se précipite dans l'embarcation qu'on avait mise à flot.

Huit hommes l'armaient; elle accoste: le roi saute à terre, ses heureux sujets l'entourent, le félicitent; et lui, enchanté de les revoir, les prie de traiter en amis ses matelots qui l'ont accompagné. Il y eut repas splendide de porcs, de volailles et de fruits.

Le soir, les canotiers rejoignirent le bord, enchantés de

leur séjour à terre. On se livra paisiblement au sommeil.

Mais, pendant la nuit, le roi zélandais, furieux de l'outrage qu'il avait reçu, amène ses sujets, leur parle de vengeance, de massacres; il leur dit qu'il ne faut faire grâce à personne, que celui qui ne tuera pas sera tué, que celui qui ne mangera pas un Français sera mangé, et que leur grand génie ne laissera point se promener au-dessus des nuages après sa mort le guerrier qui reviendra sans une tache de sang.

Les pirogues sont lancées; les cœurs battent avec violence, les casse-têtes sont entre les mains, on avance peu à peu: on glisse doucement, poussé par la pagaie et par la mer; on approche, on touche le trois-mâts, on escalade, l'ennemi est à bord. Le premier matelot qui se présente est abattu; un camarade, réveillé au bruit, tombe auprès du premier; l'alerte est donnée; l'équipage monte sur le pont, et dès qu'un homme se présente à l'écouille, il est terrassé, car le redoutable casse-tête est en bois de fer et en jaspé tranchant et poli.

La mêlée s'engage, le roi à la tête des siens, le capitaine à la tête des matelots qui ont échappé au premier choc. A l'aspect de son ennemi, le sauvage pousse un cri terrible; il ordonne à ses soldats d'épargner celui dont il a subi l'affront; quelques balles trouent les poitrines; les

sabres font aussi de larges entailles, mais les farouches Zélandais sont nombreux; le guerrier qui succombe est à l'instant même remplacé par un guerrier debout et terrible. Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie; et au milieu de tant d'hommes râlant leur dernier soupir, un seul est debout, c'est le capitaine, contre lequel on s'élance et que l'on saisi à la gorge. Il est lié au grand mât, chaque Zélandais passe devant lui, le frappe et lui crache au visage; puis le roi s'avance, et faisant tourner son casse-tête, il brise le front de celui qui l'a saisi.

Le navire était captif; on l'attachait à l'échouer sur la plage afin de piller plus à l'aise; on lève les yeux pour la manœuvre, et l'on voit perché au bout d'une vergue le monarque ami du roi. A l'instant dix sauvages veulent s'élaner. Le chef les retient, il leur ordonne de s'arrêter, et il prend sous sa protection le pauvre enfant qui se croyait à sa dernière heure. On l'appelle, il hésite, le roi insiste, l'enfant s'élançait dans les flots; le monarque s'y élance après lui; il nage, nage encore, de son bras robuste, saisit le malheureux qui allait disparaître pour toujours et le ramène à bord, où il est traité avec tous les ménagements de la plus vive amitié.

Dès que le faux-pont, les soutés et la cale furent débarrassés, des que les insulaires furent élevés tout ce qu

# LE PATRIOTE FRANÇAIS.

La théorie de la liberté de la presse et de la publicité pratiques comme nous l'entendons a ouvert le champ à un abus que nous supprimerons à l'avenir, en n'admettant ce qui aura rapport à l'organisation de la Légion qu'après un long examen.

Nous avons inséré la lettre d'un officier de la Légion au nom de plusieurs de ses camarades pour rendre hommage au droit que nous reconnaissons à nos compatriotes de publier leur opinion; cette lettre a été admise avec la même facilité que nous avons mise à recevoir la justification publique hier ainsi que la lettre suivante, qui ainsi que nous l'espérons doit clore cette polémique.

Cependant nous devons faire observer à nos estimables correspondants que l'auteur de cette lettre n'a pas gardé l'anonyme pour nous, pas plus que l'auteur de la réponse publiée hier. C'est par un sentiment honorable de modestie que ces messieurs n'ont pas livré leur nom à la publicité.

Sans cette condition qui est pour nous une garantie nous n'aurions publiée aucun de ces documents dont nous gardons les originaux à la disposition de leurs auteurs.

A monsieur le rédacteur du Patriote Français.

Monsieur le Rédacteur,

Nous vous prions de vouloir bien insérer dans le prochain numéro de votre journal, notre réponse à la lettre, qui y a paru hier, signée, *Plusieurs légionnaires volontaires en activité.*

Nous pensons que quand même on pourrait reprocher à notre bataillon un des griefs dont parle cette lettre il n'appartient pas à des légionnaires d'employer l'anonyme et la publicité pour les faire connaître; au chef de la Légion, seul, qui a autorisé sa formation, appartient le droit d'y remédier.

Il est faux que des jeunes gens non mariés et valides soient passés des bataillons actifs, dans le bataillon sédentaire; ceux qui y sont passés ne l'ont fait qu'avec un cer-

pouvait leur être utile, la flamme fit son office, le navire s'enfonça et tout s'effaça sous les flots, car le roi, resté prudent au milieu de sa colère, voulait cacher aux Européens le désastre qu'ils avaient provoqué.

Deux mois après cette catastrophe, un baleinier vint mouiller dans cette rade de deuil. Les sauvages, craignant les représailles, se retirèrent dans les bois; mais le soir, dès que la nuit fut venue, un d'eux pilota le petit moussou jusqu'au baleinier et regagna bientôt la terre.

Thom refusa d'abord par reconnaissance de raconter ce qu'il avait vu; mais après le départ du navire pêcheur il donna les détails les plus précis sur le massacre dont il avait été témoin, et depuis lors nous n'avons pas appris qu'aucun bâtiment ait été exercé dans cette baie si fatale à nos malheureux compatriotes.

De la Nouvelle-Zélande les deux corvettes se rendirent au célèbre détroit de Torres, où l'*Astrolabe* s'échoua et où elle ne fut reléguée qu'après avoir couru les plus grands dangers. L'expédition arriva ensuite à Timor, et deux mois après à Bourbon, où elle revint ce pavillon de la patrie qu'elle n'avait point aperçu à terre depuis plus de trois ans.

Elle repartit bientôt doublant le cap de Bonne-Espérance, fit halte à Sainte-Hélène, où l'on attendait alors le prince de Joinville qui venait demander à l'Angleterre les restes sacrés de Napoléon.

Les deux corvettes relâchèrent de nouveau, se bercèrent bientôt sur les flots méditerranéens, et, fringantes et joyeuses, vinrent laisser tomber l'ancre dans la belle rade de Toulon, qui salua avec joie leur retour.

JACQUES ARAGO.

tificat de médecin attestant leur non validité, et par l'autorisation du Colonel.

Quant à l'épithète de lâche si hautement prononcée, nous attendons pour prouver le contraire à nos adversaires que le moment décisif qui sauvera la république soit venu, et nous les forcerons par notre conduite à changer d'idée à notre égard.

Agreez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de notre considération distinguée.

Le corps d'officier du 4<sup>me</sup> bataillon représenté par le commandant,

A. JOUBERT.

Montevideo, 29 novembre 1843.

Toutes les lettres que nous avons publiées jusqu'à présent étaient signées quelque nous n'ayons pas donné les signatures, nous avons dit pourquoi plus haut.

Nous avons reçu plusieurs lettres anonymes aujourd'hui que nous n'insérons pas pour cette raison.

Une personne étrangère à la rédaction du journal nous adresse la lettre suivante. Nous la publions en laissant toute la responsabilité des faits qu'elle contient à son signataire.

A Monsieur le Rédacteur du *Patriote*.

Monsieur,

Il m'est pénible d'appeler votre attention sur un fait bien grave et qui déillusionnera jusqu'aux plus enroulés de ceux qui ont manifesté une opposition constante et déplorable au mouvement juste, digne et conservateur de la population française.

Ce n'était pas assez, pour M. le consul Pichon, de nous abandonner à nos propres forces, d'entretenir avec nos ennemis du Cerrito et de Buenos Ayres de coupables intelligences, de compromettre par ses menées inqualifiables l'avenir de nos relations avec un pays qui nous aime, notre position actuelle et la dignité du poste qui lui a été si légèrement confié, il devait mettre le sceau à tant d'actes réprouvés.

Les secours qu'il a distribués, depuis quelques mois par spéculation et par politique, commencent à paraître onéreux à Rosas et à Oribe, et devant aussi être considérés comme tels par notre ministère que les dépêches de M. Pichon avaient étrangement trompé quant à l'issue des débats actuels et à l'époque de leur conclusion; ce consul vient de prendre une mesure qui le sauve, et il est vrai, de ce double, lâche et avareux compromis mais qui lui attirera avec justice une réprobation sévère et générale. En effet, nous avons eu d'une manière certaine que lorsqu'il y a environ un mois il a fait embarquer un nombre de basque, il les a choisis parmi ceux en état de porter les armes, et que les vieillards, femmes et enfants ne lui ont paru dignes d'aucune considération: il a lutté plus d'une fois avec M. de Cerval pour que le transport eut lieu sur des bâtiments de commerce qui auraient transporté les pauvres passagers (comme autrefois au Buceo peut-être) l'amiral a pour la première fois tenu bon, rejeté les idées d'avarice du consul et évité ainsi l'horrible livraison de chair humaine à l'ennemi. Nous avons été témoins de ces faits et l'indignation française a accueilli avec raison certains détails.

Ecrivant au nom d'une foule de mes compatriotes, je remontrai à la source de la conduite scandaleuse de M. Pichon. A son arrivée il fut reçu avec cette confiance inhérente à notre caractère national et que prouvaient inspirer quelques antécédents malgré les ignobles prouesses de Valence et d'Oporto; mais bientôt son entourage et ses relations avec Léite, Baena et compagnie, vinrent troubler des dispositions d'abord assez rassurantes; puis un incident jusqu'alors ignoré, mit le comble et précipita M. Pichon dans la marche funeste qu'il a adopté et qu'il a depuis suivie avec une si effrayante persistance. Cet employé, à la solde du peuple, contracta en Espagne, avec une Andalouse, un mariage auquel s'opposent nos ordonnances consulaires, mariage sur lequel le gouvernement eut la faiblesse de fermer les yeux en se contentant de

changer M. Pichon de résidence, mais qui pour des raisons que nous devons taire fut repoussé avec irritation par la famille Pichon et surtout par le respectable vieillard qui en est le chef, et dont une telle union aura abrégé les jours! C'est ainsi qu'au moment de s'embarquer pour cette résidence et au milieu d'embarras financiers qui ont amené dans le premier de nos ports une scène déolante, le père de M. Pichon a laissé à des prêteurs le soin de retirer son fils d'un conflit dont le public et notre marine surtout ont dû rougir.

Or, Mms Pichon est parente pauvre, lointaine, &c., des Fuentes de Arzibel et ceux-ci sont doublement alliés à la famille Rosas; le cruel dictateur a profité de cette circonstance et de la correspondance qui s'en est suivie pour agir, par un moyen que tout le monde connaît, sur l'esprit de M. Pichon dont la position était excessivement gênée.

Qui ne déploiera point de voir un fonctionnaire public, sacrifier ainsi à un intérêt vil et minime, des devoirs que notre éloignement de la mère patrie rend encore plus sacrés, compromettant à la fois et le bon crédit de notre administration et l'honneur national.

Toute autre réflexion serait inutile, elles se présentent en foule, mais la population entière est déjà fixée à l'égard de M. Pichon qui, s'il lui reste quelque pudeur, s'attendra pas que le gouvernement oriental use de nouveau de ses droits pour expulser de son territoire un homme qui lui est aussi ardemment et vilement hostile, et qui est exécré de ses compatriotes qui rougissent de sa conduite et qui se promettent de ne reprendre leurs couleurs que lorsqu'elles auront cessé d'être salées par lui.

Les faits exposés sont exacts, l'anonyme qui servirait à M. Pichon de demi justification serait donc déplacé. Après avoir rempli en France, ici et à l'étranger libératrice les devoirs qu'impose à la carrière militaire l'opinion libérale que partout j'ai constamment soutenue, je n'ai pas dû hésiter, moi fils d'un officier général mort au champ d'honneur sous l'Empire, à signer le présent écrit que je mets prêt à soutenir devant le jury, si M. Pichon ou ce que j'avance et m'attaque, et je aurai alors entourer ma défense facile de détails que par modération j'ai voulu taire aujourd'hui.

Montevideo le 29 novembre 1843.

LOUIS BROUARD.

## NOUVELLES DU SOIR.

Il paraît certain qu'un des coups de canon tirés avant-hier sur le navire ennemi qui poursuivait un bateau pêcheur lui a tué un homme.

L'ennemi continue ses hostilités sur les bateaux qui s'occupent de la pêche, un de ses boulets, ce matin, a pénétré dans la ville contre une maison du quartier sud. Nous sommes informés que M. le consul Pichon a été témoin oculaire de ce fait qui a mis en péril la vie des habitants.

On dit que Angel Nuñez est arrivé au Cerrito avec un certain nombre d'hommes. Si cela est vrai, quelle sera sa mission?

Par suite de la mort du docteur Alvarez M. Pedro Pablo Vidal est nommé Président de la Chambre des Représentants.

(Constitucional.)

## FRANCE.

PARIS, 14 août.

M. Chapuis-Moclaville se proposant de publier un *Patriote français* à l'usage du peuple, a fait part à M. de Lamartine de ce projet. C'est à cette occasion que l'illustre député de Mâcon a écrit l'article qu'on va lire, dans

lequel il a exposé lui-même ses idées sur le caractère que doivent avoir les publications populaires. Cette lettre a été publiée dans le dernier numéro de la *Revue indépendante*.

DES PUBLICATIONS POPULAIRES.

LETTRE A M. CHAPUIS-MONTLAVILLE.

Mon cher collègue,

Je me suis dit souvent à moi-même ce que vous dites avec tant de sens à vos lecteurs dans l'introduction du livre utile que vous avez bien voulu m'adresser : "Après avoir nivelé les droits, il faut niveler, autant que possible, les intelligences. L'œuvre de ce temps-ci, c'est de faire monter les masses jusqu'à des conditions de civilisation, de loisir relatif et d'aisance qui leur permettent de s'instruire, c'est de faire descendre l'instruction, en la vulgarisant, jusqu'à la portée des masses. Une encyclopédie populaire serait une révolution pacifique accomplie."

Votre ouvrage me semblait donc répondre au premier besoin du pays. Inspiré par un sentiment de religieuse solidarité entre toutes les classes de la nation, écrit avec la persuasive autorité de la bienveillance, il ira au cœur du peuple autant qu'à son esprit. Le peuple n'écoute que ceux qui l'aiment. N'est-ce pas par la charité bien plus que par le dogme que la religion s'est emparée du genre humain ? Mais dans quel esprit vous et vos amis écrivez-vous cette histoire à l'usage du peuple ? C'est ici que je vous demande la permission de placer une seule réflexion ; elle ne vous a pas échappé, sans doute ; mais je crois utile qu'elle soit inscrite en tête d'un livre dédié par vous à la multitude.

Jusqu'à présent on a beaucoup flatté le peuple. C'était montrer qu'on ne l'estimait pas encore assez, car on ne flatte que ce qu'on veut séduire. Pourquoi l'a-t-on flatté ? c'est qu'on faisait du peuple un instrument et non un but. On se disait : La force est là ; nous en avons besoin pour soulever des gouvernements qui nous gênent, ou pour obstruer des nationalités que nous convoitons ; appelons le peuple à nous, enivrons-le de lui-même ; disons-lui que le droit est dans le nombre ; que sa volonté tient lieu de justice ; que Dieu est avec les gros bataillons ; que la gloire est l'amitié de l'histoire, que tous les moyens sont bons pour faire triompher les causes populaires ; et que les crimes-mêmes s'effacent devant la grandeur et la sainteté des résultats ; il nous croira, il nous suivra, il nous prêtera sa force matérielle ; et quand, à l'aide de ses bras, de son sang et même de ses crimes, nous aurons déparé la tyrannie et bouleversé l'Europe, nous licencierons le peuple et nous lui dirons à notre tour : Tais-toi, travaille et obéis !... Voilà comment jusqu'à présent on lui a parlé ; voilà comment on a transporté dans la rue les vices des cours, et donné au peuple un tel goût d'adulation et un tel besoin de complaisances et de caresses, qu'à l'exemple de certaines souverainetés du Bas Empire, il n'a plus voulu qu'on lui parlât qu'à genoux. Ce n'est pas cela ; il faut lui parler en face. Il ne vaut ni plus ni moins que les autres éléments de la nation. Le nombre n'y fait rien. Prenez un à un chacun des individus qui composent une foule, que trouvez-vous ? mêmes ignorances, mêmes erreurs, mêmes passions ; souvent mêmes vices qu'ailleurs ? Y a-t-il là de quoi s'agenouiller ? non. Multipliez tant que vous voudrez toutes ces ignorances, tous ces vices, toutes ces passions, toutes ces misères par millions d'hommes, vous n'aurez pas changé leur nature ; vous n'aurez jamais qu'une multitude. Laissons donc le nombre et ne respectons que la vérité.

C'est devant la vérité seule qu'il faut vous placer en écrivant l'histoire à l'usage du peuple ; et ne croyez pas que vous serez moins lu, moins écouté et moins populaire pour cela. Le peuple a deux goûts dépravés : l'adulation et le mensonge ; mais il a deux goûts naturels : la vérité et le courage. Il respecte ceux qui osent le braver ; ceux qui le craignent, il les méprise. Il y a des animaux féroces qui ne dévorent que ceux qui fuient ou qui tombent devant eux. Le peuple est comme le lion qu'il ne faut pas aborder de côté, mais en face, les yeux dans ses yeux, la main dans sa crinière, avec cette familiarité ferme et confiante qui prouve qu'on se livre, mais qu'on s'estime, et qui dit aux multitudes : Comptez-vous tant que vous voudrez, moi je me tene. (La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

Un journal américain contient l'avis suivant qui offre un genre assez original de spéculation :

"Toute annonce de mariage dont la demande ne sera pas accompagnée d'un gâteau de noces sera imprimée en petit caractère et reléguée dans un coin du journal. Si un joli gâteau accompagne la demande, l'annonce sera mise en évidence et imprimée en gros caractères. Si on ajoute des gants ou tout autre cadeau de noces, la rédaction du journal en rehaussera l'état par une pièce de vers."

"Quand l'éditeur du journal assistera en personne à la cérémonie et qu'il sera admis à l'honneur de donner un baiser à la mariée, l'annonce aura un caractère tout à fait distingué et sera illustrée de tout ce que le cerveau de l'éditeur pourra enfanter de mieux en fait de poésie."

Il est bien fâcheux que la mode d'annoncer les mariages dans les journaux ne se soit pas introduite en France ; notre presse ventrière eût initié ce procédé pour se repaître au ratelier de l'hymen. A défaut, et en attendant, elle se rabat sur le budget. (Charivari)

— Dans la province de Bone, on donne aux régiments des drapeaux dont les murs tombent en ruine. Le général Bugeaud dit à ses soldats qu'il faut savoir dormir et se tenir sans murs murés.

— Le Système du Neuf Août, dit un journal, marche à grands pas vers le régime des hostilles féodales. C'est apparemment pour y arriver plus vite qu'il prend soin de doubler les postes.

— On raconte que le futur régent réunît au hiras de Mendon une collection de chiens de toute espèce. Il peut être sur d'avance que les chiens couchans ne lui manqueraient pas.

— Depuis huit ans, la ville a fait établir 7,500 mètres de tuyaux en conduite pour le gaz et pour les eaux. M. de Rambuteau veut sans doute prouver à son ami Romieu que depuis qu'il est préfet il ne manque pas de conduite. (Charivari.)

RESULTATS DE LA SESSION DE 1843.

— Lecteur ?

— Flatté ?

— J'ai bien envie de vous parler aujourd'hui des résultats de la session de 1843.

— A votre aise.

— Ce n'est pas à mon aise qu'il faut dire, c'est au votre.

— Vous vous moquez. Est-ce que le journaliste a jamais besoin de consulter le goût de son lecteur ? Vous traitez tel ou tel sujet, suivant votre idée, le besoin de la discussion quotidienne, l'inspiration de votre conscience politique, votre caprice quelquefois. Quoi que vous la serviez, le lecteur est bien forcé d'avalier. En Angleterre, où l'on procède par l'achat de chaque numéro d'un journal, la presse est pour l'abonné une sorte de restaurant à la carte où le consommateur demande des mets à son choix ; en France, où l'on s'abonne à un journal pour trois mois, six mois ou un an, la presse est une table d'hôte où le consommateur vient s'asseoir, attendant les mets successifs qu'il plaira au maître d'hôtel de faire défiler devant lui.

— Sans doute ; mais si l'ordinaire ne lui convient pas, le consommateur quitte la table d'hôte. Il faut donc bien que le maître d'hôtel se conforme en définitive à son goût.

— Le consommateur ne quitte pas toujours. D'abord s'il n'y a que des tables d'hôte, il serait obligé d'en prendre une autre où il ne serait peut-être pas servi mieux à sa guise, et dès lors il se dit que ce n'est pas la peine de changer. Eh second lieu, comptez-vous pour rien la paresse de prendre une détermination ? L'homme est naturellement si indolent qu'il aime mieux se faire un goût selon sa table d'hôte que se faire une table d'hôte selon son goût.

— Ainsi vous pensez...

— Prenons un exemple : voyez ce qui se passe dans le gouvernement. C'est la nation qui paie la carte ; eh bien ! croyez-vous qu'elle soit satisfaite du menu que lui servent MM. Guizot, Soult et mauvaise compagnie ? Non assurément : elle trouve que c'est là une pitoyable cuisine... et pourtant elle continue de manger du Système et de le payer fort cher, — parce qu'en changeant elle aurait du Thiers et du Molé, au lieu du Guizot, ce

qui ne serait qu'un autre genre de drogues. — parce qu'en outre, pour changer, il faut une persistance d'efforts et une fermeté de volonté, dont les nations sont, ainsi que les individus, bien rarement capables. C'est ainsi que cela se pratique dans la plupart des journaux. Le *Journal des Débats*, par exemple, a un nombre assez considérable d'abonnés, six à sept mille, je crois. Vous imaginez-vous par hasard qu'il ait six à sept mille lecteurs en France susceptibles de goûter l'ordinaire fade de cette feuille, de temps en temps relevé par les grosses épices des *Mystères de Paris* ? Eh ! mon Dieu ; non ; mais on est depuis longues années habitué à s'y abonner, et on continue. Ce n'est pas le *Journal des Débats* que l'on conserve, c'est une habitude.

— Vous comparez avec le système du gouvernement. Eh bien ! n'arrive-t-il pas quelquefois des révolutions, soit légales, soit extra-légales, qui viennent apprendre au pouvoir qu'il doute de se conformer au vœu de l'opinion publique ?

— C'est vrai, de même qu'il arrive aussi dans les journaux des désabonnements qui avertissent les directeurs qu'il faut se conformer au goût des abonnés, et dans les tables d'hôte des désertions qui enseignent aux patrons qu'il faut consulter la convenance des habitués. Mais, d'une part, ce sont là des accidents rares, et deux cas de cette nature se présentent à peine contre cent cas de tolérance. D'autre part, dans ces cas-là même, faites-moi le plaisir de dire combien de fois la leçon profite. Un système de gouvernement disparaît pour n'avoir pas contenté la nation ; l'autre système, au bout d'un temps se trouve la mécontenter tout aussi fort que le devancier. Une table d'hôte tombe pour cause d'éloignement des habitués, et il s'en forme une autre qui leur donne, six mois après, les mêmes motifs de s'éloigner. Un journal fait fuir ses abonnés par une odeur de ministérielisme trop prononcé ; cela n'empêchera pas un autre journal, quand la catastrophe sera oubliée, de tourner au grailon ministériel. L'expérience est un bon professeur ; mais en France on ne suit pas plus ses cours que ceux de M. Libri, qui est un mauvais professeur.

— D'où vous concluez ?

— D'où je conclus 1° qu'un journal peut se dispenser longtemps, si non toujours, de suivre le goût de ses abonnés ;

2° Que dès lors il lui est parfaitement inutile de le consulter, et qu'il n'a qu'à prendre conseil de sien propre, car le journaliste parle à l'abonné pour lui dire ce qu'il pense, lui journaliste, et non pas ce que pense l'abonné ; s'il ne s'agissait que de dire ce que pense l'abonné, l'abonné n'aurait qu'à se parler lui-même, ce serait plus sur et moins cher ;

3° Que, par conséquent, vous monsieur du *Charivari*, quand vous me demandez, à moi lecteur, si je veux que vous me parliez de telle ou telle chose, vous êtes tout simplement un gros ou un petit hypocrite, suivant votre taille et votre embonpoint ;

4° Que, pour en finir, vous pouvez, dès le commencement, sans m'induire dans cette discussion, dévoiler ce que vous aviez à me conter, sauf à moi à applaudir si je suis content, ou à dire peuh ! si je trouve la chose médiocre. Voilà.

— Je dirais donc que j'avais envie de vous parler aujourd'hui des résultats de la session de 1843.

— Allez.

— Mais je m'aperçois que notre conversation a pris tant de place qu'il ne m'en reste plus pour consigner les observations pleines de sens que j'avais à émettre à ce sujet. Nous en resterons donc là pour aujourd'hui.

— C'était bien la peine !

— Après tout ; mon but est rempli, bon lecteur. Je voulais parler des résultats de la session de 1843 ; or qu'avons-nous fait depuis une demi-heure ?

— Nous avons fait des bavardages, nous avons dit des balivernes, des futilités, des riens.

— C'est cela même. Bavardages, balivernes, futilités, riens... c'est tout comme si nous avions établi l'actif de la session de 1843... Qu'en dites-vous ?

— Je dis... je dis peuh !

(Charivari.)



## MOUVEMENT DU PORT.

1.<sup>a</sup> Publication.  
Dia 28.

Doña Manuela L. de Rodriguez, con seis niños menores y dos sirvientas.	Bs. Ayres.
Doña Clara Guerrero,	Id.
Stuard Lorrery,	Id.
José Banchemo, gratis de orden sup.	Id.
José Pelero, id.	Id.
Elfr Corú, id.	Janeiro.
Juan Baptista Jetton, y Juan Baptista Berhouague, id.	Rio Grande.
Santiago Manfrini, id.	Bs. Ayres.

## AVIS DIVERS

## Avis au Commerce.

A louer dans le centre de la ville une chambre et un beau magasin. S'adresser pour plus amples renseignements au bureau du Patriote.

## EL ALMANAQUE

de la

## REPUBLICA ORIENTAL DEL URUGUAY.

Que hace veinte años se publica por la imprenta de la Caridad, acaba de darse á luz por la misma imprenta para el proximo

Año de 1844.

Contiene el diario de martos de luna y la salida y acoso del sol; infinitas épocas memorables, así generales como particulares del Estado; la relación nominal de las personas que integran los poderes Legislativo, Ejecutivo y Judicial, de los demas gefes de oficinas, del cuerpo Diplomático y de los agentes extranjeros en la república. Una lista de los dias y años de los Monarcas y festividades nacionales de las potencias con quienes hemos celebrado navales en nuestra república. La nueva nomenclatura de las calles por órden alfabético y todas las demas materias acostumbradas.

Se halla de venta en la Imprenta de la Caridad y en la Librería de D. Pablo Domenech.

## AU PAVILLON FRANCAIS.

Rue de Sarandi (autrefois St Charles), n.º 309 et 311, vis á vis l'Etat-Major de de la Legion, on trouvera vins rouges de Bordeaux très bons á 4 vingtois, idem blanc á real, vieux rhum á real et quart. Les vins en caisses et en bouteille et les liqueurs de toute classe, sont au prix le plus modere, ainsi que toute espece de comestibles.

Le café moulu est á 3 reaux la livre, et le cru á real et demi, le sel á 30 reaux la livre.

On vient de recevoir de Franco et du Brésil, une forte partie de tabac á priser de premiere qualite; on le vend en gros et en détail ainsi que cigares Havane et autres et un bel assortiment de pipes de meilleur gout.

On y trouve aussi des ouvrages français choisis, tels que grammaire Chapsal, fables de Lafontaine, idem de Florian, geographie de Lohomme, Bossy et Anseret et une collection de cartes geographiques, dictionnaires français-espagnol et espagnol français.

## AUX PERSONNES BIENPAISANTES.

Les personnes qui auraient en leur possession de la charpie ou de vieux linge pour en faire sont priés de les adresser á M. Portal Directeur de l'hospital de la Legion des Volontaires.

M. le Docteur Capdehourat fait savoir á ses confreres qui desirerent visiter son hospital situé rue de l'Uruguay numero 132 qu'il est ouvert tous les jours de 9 á 10 heures du matin et de 4 á 5 de soir.

## AVIS.

On demande un sous-maitre dans l'Institution de M. L'abbé Paul, rue de 25 Mai n. 342.

## AVIS.

Messieurs les créanciers de feu Mme Grosin Dubois, rue du 25 mai, n. 174 et 176, sont invités á remettre leurs comptes audit domicile dans le plus bref delai possible.

## AVIS.

## CONSERVES ALIMENTAIRES.

On trouvera chez MM. Portal Freres, rue Ituzingo, autrefois rue S. Jean, num. 32, un grand assortiment de conserves alimentaires de J. Colin de Nante, á des prix tres moderes.

## AVIS.

## A VENDRE.

Un magasin de tailleur situé rue del Rincon maison de Larraud.

Ce magasin très bien placé contient tout ce qui est nécessaire pour bien exercer cet état avec un armozon et environ 1500 piastres de marchandises. Ceux qui désireraient en faire l'acquisition et en prendre connaissance se rendront chez M. Capmas qui occupe cet établissement dans ce moment.

Les créanciers de la maison Ruffet qui ont été reconnus par la société sont prevenus qu'ils aient á se rendre jeudi 16 courant dans cet établissement pour proceder á la vente du dit magasin.

Les dit créanciers qui ne s'y rendraient pas perdraient leurs recours.

## AVIS.

On désire trouver á louer une grande maison soit á un rez de chaussée, soit á étage, offrant pour le paiement toutes les garanties possibles. des personnes qui en auraient, sont priées de s'adresser au college français de Mme Guyot, rue Washington n. 82, ancienne rue San Diego.

## AVIS.

Des renseignements sont demandés par leur familles, sur le sort des nommés François Souhau, marin, natif de Marseille, qui se trouvent en 1819, 20 et 21 chez Jean Marie sur le môle.

Et Etienne Borghetta, natif de Marseille age de 23 á 24 ans.

Les personnes qui pourraient en fournir sont priées de passer au Bureau du "Patriote" où des communications importantes sont déposées pour les intéressés.

## AVIS.

## AVIS IMPORTANT.

Livres á vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de resto dans l'Institution de M. l'abbé Paul, rue de 25 mai n.º 342. Telemaque français Espagnol, et Espagnol français reliure tres riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Taboada. Histoire de Napoleon avec portraits, plans de bataille etc par Norvins. Physique avec planches par Biot. Geodesie ou traite de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'Arpentage, le nivellement, la Geomorphie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculte des sciences de Paris.

Oeuvres complètes de Mirabeau, Histoire de la révolution française par Thiers, Cartes geographiques séparées, Matemáticas, Gramática de Chantreau.

## AVIS.

## A VENDRE.

Le café situé rue du 18 Juillet numero 74,

entre les pharmacies du Lyon d'Or et de l'Indien. (avec ou sans billard.)

Les personnes qui voudront en faire l'achat, pourront voir par elles memes et qui y existe et traiter avec le propriétaire.

## AVIS.

## POUR MARSEILLE

Le brick français Baptiste son capitaine Gime, partira n'importe comment vers son chargement du 10 au 15 decembre. Les personnes qui auraient des marchandises á embarquer, peuvent pour mieux compter sur cette prochaine date, recevoir par écrit, l'engagement du Cap.

Pour d'autres renseignements s'adresser á monsieur R. de Laingus rue de las Piedras n. 96.

## AVIS.

Le magasin de modes, si achalandé, de feu Mme Grosin Dubois, rue du 25 Mai, n. 174 et 176, étant á vendre les personnes á qui il pourrait convenir d'en faire l'acquisition, sont invitées á adresser leurs propositions á M. Michaud l'un des commissaires provisoires, rue de Zola, n. 65, avant lundi prochain 13 du courant.

## AVIS.

Les passagers arrivés en janvier 1841 pour compte de Jean Pierre Jaureguiberry dit Joujou á bord du navire ALFONSO capitaine Duberland et qui ont des cautions en France sont invités á passer á la maison Garat dit Etchehoury rue de la Convention pour payer le montant de leur passage, dans le delai de 10 jours, á de faut de comparution, ils sont prevenus que les titres vont étre renvoyés en France pour poursuivre les cautions.

Juan Pierre Biscay.

Mandataire general dudit J. P. Jaureguiberry.

## AVIS AU COMMERCE.

Par suite du depart pour la France de M. H. Escher, la liquidation de la maison Aymes freres, arrivée au terme de sa société, sera faite par M. Arzene Isabelle ex-chancelier du consulat general de France, qui a éte muni de tous pouvoirs á cet effet.

## AVIS.

Des dames françaises, habitant une fort jolie maison, desirerent louer, á un français, une ou deux pieces en vide ou garnies.

S'adresser au bureau du journal.

## AVIS.

## NOUVEAUTES.

MM. les Marchands tailleurs et confectionneurs trouveront au nouveau magasin rue des Trente-Trois numero 126, presqu'en face du café du Commerce, un magnifique assortiment d'étoffes pour gilets et pantalons, tels que piqués, coutils, cachemires, satins façonnés, satins noirs unis, gros-grain, matelassés, velours unis et brochés, cravattes, serges, gances, doublures, boutons, et un choix de tout ce qui concerne leur état.

Les dames du magasin ne négligeront rien pour obtenir, par la modicité de leurs prix, la confiance des acheteurs.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitutionnel, Rue de las Cámaras No 34.